

Une histoire en images

En choisissant avec soin les œuvres qu'il léguera à sa ville natale, Mića Popović fait entrer dans cet espace la part la plus intime de lui-même en tant qu'artiste et dresse une rétrospective détaillée de l'ensemble de son activité artistique et de sa création. Si nous regardons un peu plus en profondeur, nous verrons que le moment biographique peut également être vu à travers les œuvres sélectionnées.

Chronologiquement, le premier tableau est *La maison de l'arrière grand-père à Loznica* de 1936. Il n'appartient pas à la période de la peinture professionnelle (Mića l'a fait quand il avait treize ans) et il est de petit format, mais il est grand en termes de ce que cela signifiait pour Mića et de ce que nous pouvons conclure de l'enfance de Mića à Loznica, comme ainsi que son attachement à la patrie. Les peintures suivent: *Autoportrait* de 1947, auquel Mića était particulièrement attaché émotionnellement, et *Dinde* avec lequel il présente peut-être ses premières expériences. Ici, il transforme un sujet complètement ordinaire en une image avec une nouvelle vie artistique et différente. Des peintures de la famille, des portraits du père et de la mère de 1948, ainsi que la composition "Citoyens" de 1949, créées à l'époque du réalisme socialiste, lorsque Mića a nié une telle direction artistique et est retournée dans le passé, s'inspirant de la peinture du entre-deux-guerres, intimité poétique et réalisme civique. Le *Coffre du paysan* de 1952 appartient au cycle *Village Nepričava*, où il se tourne vers la tradition, notre riche folklore et le Moyen Âge.

Au passage de la sixième à la septième décennie *Bateau* de 1957 se dresse et nous parle que Mića se tourne vers de nouvelles voies, qui le mèneront à l'art informel. De cette période de dix ans, Mića nous présente *Peinture* de 1963. C'est une grande toile noire et lourde. L'incarnation de la matière en tant que telle, certainement pas la peinture, en couches denses sur la toile. Négation totale et mise à mort de la peinture, au sens classique du terme. À travers une peinture, il parvient à nous transmettre à tous sa lutte de longue date pour la vérité en peinture, une attitude artistique forte et une honnêteté incontestable envers lui-même. Avec cette sincérité et cette unité avec son être, il crée de telles œuvres expressives où son individualité s'élève à l'universel. Il y a peu d'artistes qui peuvent mettre fin à ce "seulement leur" sentiment, sans tenir compte des environnements sociaux, politiques et autres. Et il y a un danger que le contenu de ces sentiments ne soit pas matérialisé sous une forme adéquate, ce qui peut conduire au kitsch, dans ce dernier cas. Mića a réussi à aller jusqu'au bout de ses vérités, il maîtrise l'art de montrer la vérité sous son vrai visage, pas dans un miroir. Il a réussi à concilier la matière et la forme. De platanes brûlés, gris et noirs, résineux et parsemés de cendres, de nouvelles peintures sont nées comme un phénix, les peintures pleines de couleurs, pleines de formes, pleines d'idées - les SCÈNES.

De la *Graphique de Gvozden* de 1970 jusqu'au *Petit gastarbeiter* de 1979, il montre à nouveau sa volonté de dire la vérité, d'apporter à la fois esthétique et éthique, il revient à la figure humaine, mais aussi à la nature morte. Il se montre dans ses peintures, même quand ce n'est pas un autoportrait. *Je suis tombé (dans la ville basse - Albany, état de New York)* de 1981, autoportrait de dos, en dit bien plus qu'un récit de voyage ou qu'une biographie. Pourtant, avant tout, il nous pose la question, est-il réfléchi, s'inclinant devant un problème, devant un tournant ou devant une nouvelle inspiration...

Avec la peinture *Ma mère* de 1982, il nous livre le portrait d'une mère, au sens le plus réaliste et en même temps le plus expressif. Il nous donne une partie de nous tous, notre mère, nous-mêmes. *En l'honneur de Rembrandt*, l'une des variantes qu'il a peintes de 1983 à 1987, est aussi une sorte de combinaison d'un autoportrait et d'un moment donné de la société. Il nous regarde sans peur, sans hésitation et confirme sa présence absolue dans l'idée qu'il suit. Il montre sa maturité dans la peinture, l'harmonie, les couleurs, la lumière, les contrastes fins dans la *Grande nature morte* de 1989. Bien que n'étant pas chronologiquement le dernier, la peinture *Mon père à Loznica* en 1923 de 1988 arrive en dernier dans ce récit en images. Comme une machine à remonter le temps, il nous emmène à l'année de la naissance de Mića, il nous emmène à Loznica, à la rue Jovan Cvijić et presque devant la maison de la famille Katić, pour nous dire que peut-être rien n'est une coïncidence, pas même la photographie de son père de l'année 1923.

Comme un arbre de vie, entre le tronc et les branches principales comme épine dorsale de toute l'histoire, qui est composée des images mentionnées, il y a toutes les autres branches, non moins importantes. Dessins et graphiques - à partir de milliers et de milliers de notes, de croquis pour des images et des films, délibérément réalisés en s'inspirant de ce que nous avons vu et lu, il nous en donne une partie. Nous, les gens, nous sommes certainement sur eux; petits ou grands, solitaires ou dans un cercle d'amis, homme sérieux et rugueux ou femme sensuelle et douce. Il nous a tout dit, il n'a rien caché. S'il l'a fait, il l'a écrit dans ses journaux, ses livres, ses lettres. Les petites choses, personnelles et ordinaires, mais importantes, sont laissées au repos dans des vitrines, où nous les empêchons d'être oubliées. Ils racontent leurs histoires, les histoires de Mića ou pas...

Comme elle l'a suivi dans sa vie, Vera Božičković Popović l'a fait aussi maintenant, nous offrant ses peintures. Depuis les premiers jours d'étudiant, en passant par toutes les années tourbillonnantes de travail en commun et de belles années de vivre ensemble, toujours et en tout ensemble. Preuve en sont ses peintures : *Flux*, *Collision* et *Abstraction* de 1964, *Fosse* de 1968, *Le Portrait de Mića Popović* de 1974 et *Initial* de 1977. Œuvres représentatives de l'art informel de Vera depuis sa phase de maturité, lorsqu'elle met en œuvre de manière cohérente ses idées sur toile. Ces idées sont la véritable expression de son être intérieur et de ses pensées dans ces peintures. Il ne nie plus la couleur, comme dans ses premiers tableaux informels, mais l'utilise pour sublimer ce qui est vécu et ainsi mettre encore plus en valeur la matière, à partir de laquelle commence la peinture informelle. Certaines de ces peintures, comme la *Fosse*, semblent faire partie de la nature qui n'a pas encore été touchée par les mains humaines. Dans toute sa beauté, car l'homme n'a pas réussi à l'apprivoiser, à l'embellir et à l'orner. Avec leur don, Vera et Mica appartiennent l'un à l'autre complètement, ils nous appartiennent, ils appartiennent à l'éternité. Ils se tiennent côte à côte, se soutiennent, se comprennent, mais chacun avec sa propre expression, sa propre vérité, qui est une beauté réelle et particulière. Mića a indirectement amené certains de ses amis, présentant des monographies et d'autres livres écrits sur lui par d'autres artistes, historiens de l'art et écrivains.

Après sa mort, l'espace a été affiné avec un chevalet, une palette et une blouse de travail, que Mića utilisait dans son atelier.